

2023

Complainte de Hadjila Azem

Aknine Arab
Ingénieur, Tizi Ouzou, Algérie

Follow this and additional works at: <https://scholarship.claremont.edu/jas>



Part of the [Indigenous Studies Commons](#), [Migration Studies Commons](#), [Oral History Commons](#), and the [Race and Ethnicity Commons](#)

Recommended Citation

APA Citation: Arab, A. (2023). Complainte de Hadjila Azem. *Journal of Amazigh Studies*, 1(1).
<https://doi.org/10.5642/jas.EUPS1442>

MLA Citation: Arab, Aknine. "Complainte de Hadjila Azem." 1, 1 (2023). doi:10.5642/jas.EUPS1442.

This Azetta - Memories and Remembrances is brought to you for free and open access by the Current Journals at Scholarship @ Claremont. It has been accepted for inclusion in Journal of Amazigh Studies by an authorized editor of Scholarship @ Claremont. For more information, please contact scholarship@cuc.claremont.edu.



Complainte de Hadjila Azem

En juillet 1992, j'ai recueilli un chant auprès de Hġila Azem (1932-2013), sœur de Slimane Azem. Comme beaucoup de femmes de sa génération, Hġila était monolingue, mariée à Agwni Geyran, village qui l'a vue naître et qu'elle n'a jamais quitté. Les revenus du foyer qui comptait quatre enfants étaient modestes, ils provenaient du maigre salaire de l'époux qui a connu l'émigration et de travaux champêtres auxquels Hġila prenait une part active. Ce jour-là, le fils de l'oncle Lamara avait convié à un repas des membres de la famille parmi lesquels figurait xalti (tante) Hġila. Après le déjeuner, alors que les uns et les autres devisaient tranquillement en petits groupes, xalti Hġila s'était isolée dans une chambre et a entonné le chant publié ici.

Je ne m'attarderai pas sur la structure du poème qui appelle plusieurs remarques. Les vingt strophes qui le composent sont autonomes, et l'on peut quasiment les lire dans un ordre arbitraire tant elles ne sont rattachées entre elles par aucun lien logique si ce n'est la thématique et le ton qui sont ceux de la complainte. Il est en outre facile d'identifier plusieurs d'entre elles comme des emprunts faits à des poèmes connus. D'où vient alors l'extraordinaire puissance que dégage cette complainte que j'ai eu la chance d'entendre dans des circonstances exceptionnelles, celles de la vraie vie, loin des artifices des mises en scène ?

Dans *Chants berbères de Kabylie*, Jean Amrouche, qui s'est penché sur ces poètes anonymes, les « clairs-chantants », apporte à mon sens la réponse la plus pertinente :

Ils ont chanté les mouvements élémentaires de leur être, qui sont les mouvements élémentaires de toutes les âmes humaines lorsque l'homme revient à la simplicité originelle. Ils chantaient sous l'empire de la nécessité, non pour charmer un auditoire ou pour être loué par des critiques. Et c'est ainsi qu'ils ont pu créer des œuvres admirables.¹

À l'écoute de ce chant, je découvris, sous un visage que je ne lui connaissais pas, xalti Hġila que je ne percevais jusque-là qu'à travers les tâches harassantes qu'elle accomplissait dans sa vie quotidienne. Dès les premières paroles, je fus saisi par cette complainte qui vous prenait aux entrailles : « Père, mon cœur fait pitié, il se refuse à apprendre de la vie ». À mesure que les strophes s'enchaînaient, se creusait le mystère. Quel mal rongait xalti pour qu'elle voie ainsi sa vie, comme « une nef sans mâts ni rames avalées par une vague de feu » ? Que cachait son âme souffrante pour la pousser à implorer tous les saints, à assimiler sa peine à celle du malade incurable, de la bête de somme, de l'enfant envieux et fragile, de l'oiseau que quitte l'été, ... ? Quand je suis allé la rejoindre, elle était en pleurs. Lisant l'inquiétude sur mon visage, elle me rassura : « Ce n'est rien mon fils, ce sont des larmes de joie [d imetṭawen n lferḥ]. Aujourd'hui, j'ai le sentiment de retrouver mes frères ». Il faut dire qu'elle était dans la maison de l'oncle Lamara à qui elle vouait un respect et une considération sans mesure, lui qui assurait sa protection en assumant sans jamais défaillir la mission de substitut de sa fratrie absente.

Sa fratrie... De ses cinq frères, aucun n'était à ses côtés dans le village natal. Tous aspirés par un exil définitif. Le plus célèbre d'entre eux, Slimane, dont elle pouvait entendre la voix enregistrée lui disait la douleur de son exil dans « Tamurt iw aezizen » (Mon pays bien aimé).

¹ Jean Amrouche *Chants berbères de Kabylie*, page 18, éd. Charlot. 1947

Si chère au cœur de toute femme kabyle, la demeure paternelle est son refuge inaliénable selon même cette coutume qui l'exhère par ailleurs. La sienne qui était, naguère, la maison d'une famille puissante et nombreuse, fièrement dressée au pied de l'imposant massif du Djurdjra comme si elle voulait en partager l'éternité était désormais en ruines. Dans son survol du pays kabyle, l'hirondelle de Slimane pourra-t-elle encore y faire sa halte ? Amer spectacle qui s'offrait au quotidien à la vue de Hġila que celui de cette demeure effondrée, vide, désertée. Fin d'un cycle, son cycle.

C'est cette détresse, ce malheur que ce chant nous dépeint comme étant ceux d'un monde qui s'écroule. Même l'invocation de Ccix Aħeddad, chef de l'insurrection de 1871 qui avait soulevé tout le pays kabyle, nommé ici par son patronyme Belħeddad tel que fixé par l'administration coloniale, nous le montre non pas dans la posture du guide qui se dresse dans un sursaut salvateur mais en compagnon d'infortune, recroquevillé sur son Livre, seul et pleurant sa défaite. Tout est à « contre-courant », « satanique » en ce quatorzième siècle maudit.

Pourtant, le flot de la plainte chargé de désespoir laisse place à de rares échappatoires. « Qui s'en remet au Créateur finit par être sauvé », peut-on lire dans la strophe 18. Cette issue conforme à la conception monothéiste de l'existence cohabite sans heurt avec une vision païenne de la spiritualité puisqu'on en appelle aussi bien au « Père Aeli Belmusa » (Sidi Aeli u Musa), auteur de miracles, pour réveiller « le destin endormi ». Mieux encore, la strophe 9 semble donner le primat au païen. Obéissant à l'appel du Ccix, le paisible laboureur y répond en lâchant séance tenante sa paire de bœufs pour s'imposer une retraite de quarante jours au cœur du massif montagneux à manger des racines. Il est libéré « sans plus tarder » de cette souffrance par... le « puissant pouvoir des ancêtres ».

Pour conclure, encore en compagnie de Jean Amrouche, sur ces poètes qui ne se mirent pas « dans leur ouvrage », faut-il voir dans leurs chants qui traitent de thèmes « les plus profondément humains : l'exil, la mort, Dieu, la tendresse maternelle, la peine des hommes », une transfiguration de ces thèmes par la résignation et l'effort « en un cérémonial de fête » ?² Était-ce cette transfiguration qui aidait xalti Hġila à surmonter l'absence de ses frères ? Les mots justes de sa plainte ne maquillaient pas sa peine. Mais en cernant au plus près la plaie vive de cette séparation, ils avaient fini par la contenir.

La scène que je venais de vivre était d'une vérité cristalline. Je me sentis dans l'obligation d'en témoigner car j'avais pleinement conscience de vivre un moment rare qui nous venait d'un monde qui se mourait.

Agouni-Gueghrane, le 16 juin 2022
Arab Aknine

Biographie :

Aknine Arab, né en 1958 à Agwni Geyran, est ingénieur de profession. Étudiant au Centre universitaire de Tizi-Ouzou, il s'est très activement impliqué dans le Printemps berbère de 1980

² Jean Amrouche *Chants berbères de Kabylie* page 21, éd. Charlot. 1947

aux côtés de son camarade Djaffar Ouahioune. Cet engagement connaîtra un prolongement naturel dans le combat pour les droits de l'homme initié en 1985 et, plus généralement, dans le combat démocratique et la défense de la culture amazighe. Cet itinéraire explique l'intérêt de l'ingénieur qu'il est au patrimoine culturel local, ce qui l'a conduit à procéder à la collecte de proverbes, poèmes, locutions anciennes. C'est dans le cadre de cette démarche qu'il a recueilli le chant publié ici auprès de Hağila Azem, sœur de Slimane Azem, et également sa tante.

Poème : Ul iw a baba iyaḍ-i [[cliquez ici pour écouter le poème](#)]

Enregistrement : Chanté par Mme Batou Yamina, enregistrée par Aknine Arab en septembre 2022. Traitement avec la photo le 23 janvier 2023.

Traduction en français : Hend Sadi

Note : Tous nos remerciements à Mme Batou Yamina qui a prêté sa voix pour faire revivre ce chant ancien. Yamina a été, au début des années soixante-dix, membre de la troupe-chorale du lycée El-Khensa de Tizi-Ouzou où elle était élève. Elle est aujourd'hui retraitée de l'enseignement primaire.

Ul iw a baba iyaḍ-i
Père, mon cœur fait pitié

1. Ul-iw a baba iyaḍ-i, yugi ad yelmed lemeani
Yibbass n leyben a yemma, yaewed aseggass felli.

*Père, mon cœur fait pitié, il se refuse à apprendre de la vie
Une journée de soucis, Ô ! mère, pèse une année sur moi.*

2. A baba Aeli Belmusa, yezlan azger yeskker-it
A baba Aeli Belmusa, yerran tigejda d z Zit
A baba Aeli Belmusa, ma yettes ssaed-iw saki-t.

*Père Ali Belmoussa qui as égorgé un bœuf et l'as ressuscité
Père Ali Belmoussa qui as transformé des pieux en oliviers³
Père Ali Belmoussa, si mon destin s'endort, réveille-le.*

3. Tedduy ttmeslayey abrid, akken ixeddem ssayeh
A laebd i yi d-idefren, ma tewwted deg i lasmah
A wer temmteḍ a k id-ilaqi s waṭan yehban leṛwah.

*Je parle chemin faisant, tel le vagabond,
Ô ! créature qui me suit, point de pardon si tu médis de moi
Que tu ne meurs, Il t'affligera le mal qui tourmente les âmes.*

4. A ttmeslayey yidek a yul-iw, am bunadem d wi nniḍen

³ « Zzit » signifie « huile » en français, mais il signifie aussi dans certaines régions « olives », voire « olivier ».

Ansi k d-regley abrid, tufid-t- id ansi nniden
Akken a syadi tellam, tanaerit s Ibadniyen.

*Je dialogue avec toi mon cœur, tel un individu avec un autre
Où que je te barre le chemin, tu trouves issue autre part
Saints, vous tous, supplique aux Initiés.*

5. Yemma taezizt-iw yemma, ziy aheccad yettnaras
Ifka-d lhebb d amellal icuba deg wehlalas
A yemma tin i wumi feryent, d acu ara s d-teg yemma-s.

*Mère, mère chérie, ainsi l'oléastre⁴ est vulnérable
Il donne des grains blancs semblables à la chevrotine
Ô ! mère, à cette infortunée, que peut pour elle sa mère ?*

6. Yemma taezizt-iw yemma, tin yedran yid-i wehd-s
A yemma am ssfina, ssfina mbla rrayes
Ssfina umi kksent leqrun, tečča tt lmuja n tmes.

*Mère, mère chérie, ce qui m'arrive est sans pareil,
Ô ! mère, [je suis] telle une nef, une nef sans capitaine
Une nef sans mâts ni rames, avalée par une vague de feu.*

7. Nekk teđra yid-i a yemma, am weyrum igawawen
Si zdaxel teggen anexxal, sufella zzuzuren awren
Akken i yid-i teđra, tanaerit s Ibadniyen.

*Ce qui m'arrive, mère, est semblable au pain des Igawawen
En dedans, ils pétrissent du son, par-dessus, ils saupoudrent de la semoule
Tel est mon sort, supplique aux Initiés.*

8. Nekk teđra yid-i a yemma, am llufan bu tismen
Temmut yemma-s di tlemmast, tilufa uread tent-issin
A tarwiht inumen laezz, tuyal s abrid ur tessin.

*Il se passe mère que je suis semblable à l'enfant envieux,
Sa mère morte dans le mitan, il n'a pas encore connu d'épreuves
Âme accoutumée à être choyée, la revoilà sur une voie inconnue d'elle.*

9. Aqli-yi deg uzayar wehd-i, la kerzey rtahey
Sliy i ttedkir n ccix, briy i tyuga ruhey
Rebein n yum di Keryet, d izuran ad a yezzey
Tajaddit wellah ar teqwa, serrhen-iyi-d ur settlej.

*Seul dans la plaine, je labourais, paisible
Au chant du Cheikh, je lâchai ma paire [de bœufs] et partis*

⁴ Olivier sauvage appelé en kabyle *aheccad* ou bien *azebbuj*.

*Quarante jours à Keryet⁵, à grignoter des racines
Les ancêtres sont puissants, pardi ! Ils m'ont libéré sans plus tarder.*

10. A tamaezuzt a ššeḥa, a tin iḥabb Uxellaq
A yelli win i kem yesean, ad yis-m iyerreb icerreq
A yelli win txussed, ssfina-as ḥesb itt teyreq.

*Santé chérie, toi, aimée du Créateur
Qui te possède mon enfant, par toi voyage à sa guise [va à l'ouest, à l'est]
A qui tu manques mon enfant, sache que sa nef a sombré.*

11. Ay aneznaz yekkatén, yef wedrar yezga ulemlum
Ay ččiy deg iseflawen, rnan tṭelba ttarun
Qimet a leḥbab beslama, ittban bnađem iḥellun.

*Le crachin tombe, sur la montagne brume perpétuelle
Que d'offrandes n'ai-je consommées, en sus des talebs qui écrivaient
Restez en paix amis, qui guérit se voit.*

12. Aqli di lqerñ n řbaeṭac, ay ix f iw rfeđ asefru
Belḥeddad yencřen abrid, yerba lektub a yettru
Baba-s irgem-it mmi-s, a w'isean izri ad iru.

*Je suis au 14^e siècle, ô ! mon âme entonne le poème
Le Livre dans le giron, Belḥeddad qui a tracé la voie pleure
Le fils insulte le père, ah ! avoir des yeux et pleurer.*

13. A win iweḥden Řebbi, iweḥđ it di Buerman
Zik nni ixeddem timzin, tura yuḡal d afeřran
Yerra aman d asawen, laemal ixeddem cciṭan

*Qui médite Dieu, le médite en Bougherman⁶
Jadis, il cultivait l'orge et, à présent, le vignoble
Il fait couler l'eau à contre-courant, actes sataniques.*

14. A ttruy i yettru wezger, mi s yekfa lwerq i tenqqlett
A-tta-ya tḥeđer-ed csetwa, ad yefk azaglu i tayett
Sber ay ul teadneđ lḥif, sber ay ul teğgeđ ttnefcic.

*Je pleure autant que le bœuf quand le figuier n'a plus de feuilles
Voici l'hiver qui arrive, il prêtera son épaule au joug
Résigne-toi cœur et fais-toi à la misère, résigne-toi, cœur, et délaisse le caprice.*

15. A ttruy i yettru wefrux, mi yekfa unebdu fell-as

⁵ Partie centrale du Djurdjura.

⁶ Une deuxième lecture est possible. Il est permis de comprendre Buerman comme un nom de lieu. Il existe une variante qui donne pour deuxième version de la strophe 13 « Zik nni ixeddem d timzin, tura yuḡal d afeřran ».

Ixaq wul maēduṛ meskin, yennum læezz ittwakkes-as.

Je pleure autant que l'oiseau que quitte l'été

Le cœur oppressé est à plaindre, lui, habitué à être choyé, le voilà privé d'amour

16. A yemma taēzizt-iw yemma, tin yeḍran yid-i weḥd-s
A-tt-aya tebratt tusa-d, iceggea-tt-id ṛṛayes
A yemma ayen yuran, ur yezmir ḥedd a t yekkes.

Ô ! mère, mère chérie, ce qui m'arrive est sans pareil

Voici venue la lettre, envoyée par le Seigneur

Ô ! mère ce qui est écrit, nul ne peut s'y soustraire.

17. A lmalayek tiezizin, ceggæamt-iyi-d tacīṭa
A yemma ansi a m tt id-nawi? si yemma lkeēba ccrifa
Awimt-tt-id i memmi, ad yeggan di ṛṛaḥa.

Anges adorés, envoyez-moi un rameau

Mère, d'où allons-nous te le ramener ? de Mère Kaaba la Noble

Apportez-le pour mon petit, qu'il dorme paisible.

18. W'ikecmen lebḥeṛ weḥdes, ur yezmir ad ifaree
Ilaq tikli d ṛṛayes, ansi ikka a t id-itbee
Win yerran lumuṛ i wxellaq, u labud ad issemnae.

Qui s'engage seul en mer, ne peut en réchapper

Il faut la compagnie d'un capitaine qu'il suivra à la trace

Qui s'en remet au Créateur, finit par être sauvé.

19. A yemma lqedra taḥnint, ur iyi sdebdid a nexlae
Ur d iyi zdukul d ccīṭan, tadukli yides la nnfae
Netta d aḥbib n At Messin, dina i d as iga lmuḍæ.

Ô ! mère, douce puissance, ne me houspille pas, je m'effraie⁷

Ne m'associe pas à Satan, sa compagnie est sans profit,

Lui est ami des At Messin⁸, chez eux, il a élu domicile.

20. Aqli-yi am igider amerṛzu i tent yuyen deg wafriwen
Atmaten-is nudan lesraḥ netta d amehbus yuḍen
Akken a ssyadi tellam, taneerit s Ibaḍniyen.

Me voici tel l'aigle blessé, touché aux ailes

Ses frères envolés en quête de large, lui, prisonnier, malade

Ô ! saints, vous tous, supplique aux Initiés.

⁷ Le texte kabyle dit « nous nous effrayons », mais visiblement, le pluriel est ici dicté par la rime.

⁸ At Messin n'est pas un nom qui semble connu dans la région.